

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Le Pierrot de satin rouge

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 353-357

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Le Pierrot de satin rouge

— Tu reverras ta mère, dis-je au lieutenant van Beken qui rentrait au pays. Que tu es heureux !

Il était venu me trouver, avant son départ de Madimba, moi que rien n'attachait plus ailleurs et sa joie doublait mon infortune. Etendu sur mon lit de camp, il jonglait avec un pierrot de satin rouge qui m'avait suivi dans toutes mes expéditions.

— Ne lui fais pas mal !

Et comme il continuait de plus belle :

— Je t'en prie, supplié-je d'une voix si changée qu'il s'arrêta.

— Tu y tiens donc ? Je t'en rapporterai un tout neuf.

— Le plus beau des pierrots ne remplacera jamais celui-ci. Regarde, il a perdu ses yeux à Kinhasa, une main à Fongoho, l'autre à Nnyamassi. Il me reste plus cher.

— Mais...

— Ecoute son histoire, tu comprendras.

De chaque côté de la rue toute noire s'ouvraient des paradis d'enfants. La lumière tombait d'en haut, de soleils invisibles, sur des splendeurs qui nous arrachaient des cris. Les mains collées aux vitrines, nous restions des heures à explorer ces domaines à jamais fermés pour nous.

Un jour de décembre, sous le mystère des toiles grises, les mannequins, sans laisser d'adresse, étaient partis, fatigués d'un geste oratoire auquel personne ne répondait. Des messieurs empressés dont on voyait la tête monter et descendre retirèrent les chaises de jardin, les pièces d'étoffe et le palmier reflété dans les glaces jusqu'au bout du monde. Lorsque les stores s'étaient levés, la foule avait assiégé les bazars. Il ne s'agissait plus de savoir ce que l'on achèterait d'utile, de nécessaire même : l'agréable faisait loi pour tous.

Les montagnes de carton avalaient des trains mécaniques, les clowns dansaient, les moulins tournaient, les animaux savants ouvraient la gueule et battaient du tambour, des anges volaient en robes écarlates, des bébés souriaient à voir la neige, des oiseaux jouaient des ailes dans un ciel encombré de fils d'or et d'astres errants.

Regarder nous était plus doux que choisir, car nos désirs et toute notre vie marchaient entre les prix de faveur, les occasions et les soldes du « *Printemps* ». Nous ne disions même plus avec regret : « Si nous étions riches ! » tant ce vœu nous semblait stérile, malgré les tirages des loteries que nous suivions, sûrs de ce qui n'arriverait pas.

Nous parlions, exaltés, au retour de ces terres inabornables. Nous vivions un mois de transport et d'attente, bien que par un mystère naturel pour nous, l'Enfant-Jésus ne nous apportât que d'humbles étrennes. Aussi choisissions-nous à l'avance des jouets modestes. Nous consultions notre mère :

— Penses-tu que ce sera trop cher ?

Elle se taisait. Nous parcourions sans nous lasser les catalogues de Paris dont nous mettions les dessins en couleurs.

— Tu vois ce train ? Nous ne demanderons que la locomotive et un wagon.

La gare était un luxe auquel nous n'osions prétendre. Les filles marquaient d'une croix les poupées de moyenne grandeur, toujours l'article qui ne dormait pas, car ce perfectionnement coûtait deux francs.

— Soyez simples, conseillait ma mère. Vous n'êtes pas les seuls enfants sur la terre !

La locomotive perdait son wagon, les poupées leurs genoux articulés et leur perruque en cheveux naturels. A mesure que Noël approchait, nos goûts se fixaient, nos exigences baissaient.

Une joie dont tout notre cœur s'enivrait saturait l'air que nous respirions. Avec des ailes de cristal, nous volions au-devant d'un bonheur sans limites.

Le soir, tandis que nous dormions, nos parents accordaient nos souhaits à leurs ressources. Ils travaillaient tard, ils restreignaient les dépenses. Ils craignaient qu'on trouvât l'Enfant-Jésus trop chiche ou dépourvu de puissance.

— Comment ferons-nous ?

D'un mot, ils auraient pu nous sortir des fêtes où notre plaisir buvait à pleine bouche, saccager ces frêles demeures enfantines et nous jeter à terre.

— Le petit Jésus ? c'est ta mère et moi !

Comme ils ne pouvaient se résoudre à cette extrémité, ils mettaient toute leur adresse à nous tromper.

Une année, pourtant, le rêve prit fin. La veille de Noël, j'avais changé d'avis. Je m'obstinais à vouloir un pierrot de satin rouge qu'une pression sur le ventre faisait rire ou pleurer.

— Tu n'es pas raisonnable, insinuaient mes parents.

Ils portaient mon attention sur les jeux de patience, les couleurs inoffensives et les ocarinas. Peine perdue. J'avais, à dessein, modéré mes ardeurs, l'année précédente. Maintenant j'ajoutais à une somme que je croyais minime, ce qu'autrefois j'avais économisé par calcul. Mais je me gardais bien de livrer mon secret. Cette affaire ne regardait que le ciel et moi.

Ma mère comprit que la partie engagée était sérieuse. Tout l'échafaudage des illusions tremblait. Je sais avec quel amour elle tissait devant nos yeux les toiles qui rendaient le monde si beau.

— Que faire à cette heure ?

Nous nous couchâmes tôt, mais les joies du lendemain me tinrent éveillé. La neige entre les rideaux luisait et toute la chambre nageait dans une demi-clarté polaire.

De l'autre côté de la porte, j'entendais ma mère travailler. Les ciseaux criaient sur la toile, mordaient le papier. La machine à coudre galopait sur place, haletait : c'était un homme qui compte ses pas, s'arrête, s'élance, hésite et reprend son souffle, puis l'allure d'un train voué à sa perte. Les heures passaient. Attentif à tous les bruits, j'en étais obsédé. Les montres grignotaient à mes oreilles, la pendule battait gravement la mesure et s'arrêtait pour chanter, un réveille-matin grondait à contre-temps. Le sommeil me fuyait. J'essayais de l'appriivoiser comme un oiseau. J'allais jusqu'à ses portes et toutes mes puissances s'offraient à lui. Il semblait obéir, mais à l'instant où j'allais glisser dans sa demeure enchantée, il m'abandonnait et se retirait si loin que j'avais peine à le rejoindre sans succès. Les yeux au plafond, je fouillais les coins habités d'êtres méchants ; je tremblais et pour me rassurer sans éveiller leur méfiance, je coulais un regard vers la fenêtre où se calmaient mes terreurs.

Ma mère pénétra dans notre chambre. Je simulai un assoupissement jusqu'à ce qu'elle refermât la porte. Deux heures sonnèrent. Que se passait-il ? Mon père qui s'était réveillé appela :

— Rose, tu dépasses les mesures, viens te coucher.

La réponse de ma mère se perdit. Je me levai, je voulais savoir. Par le trou de la serrure, je vis ma mère

penchée sous la lampe. Elle habillait de rouge un pierrot gonflé du son tiré d'un vieux coussin dont la housse gisait à ses pieds. Elle lui broda ensuite la bouche et le nez. Pour les yeux, elle demeura un moment perplexe. Elle arracha enfin ceux d'un lapin qui servait de pelote à épingles. Elle contempla le pierrot qui lui souriait de ses yeux de porcelaine et parut satisfaite de son œuvre.

Comme un enfant devant qui s'ouvrent soudain les abîmes du péché, je comprenais ce qui était irrémédiablement perdu. Les mystères où ma candeur jouait comme des bulles claquaient sous mes doigts curieux. Ma vie d'homme entrait par cette brèche. Je retournai au lit, tout stupide, et je m'endormis aussitôt.

Le lendemain, je quittai mon lit sans joie. Je serrai mon pierrot que tant d'amour nocturne n'avait pu rendre pareil à celui de mes rêves. Il ne pleurait ni ne riait, mais dans mes mains il était rouge et chaud comme le cœur de ma mère.

Sylvain BRIOLLET